Nouvelle-Orléans, le 1er juillet 1916.

# COMPTES RENDUS

DE

# L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

## Athénée Louisianais.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane.
2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;
3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

---

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

## Séance du 22 avril 1916.

---

La séance du mois d'avril a eu lieu le 22, à trois heures dans les bureaux de M. Rouen, "1009 Hibernia Bank Bldg." Etaient présents: MM. Bussière Rouen, président, Edgar Grima, premier vice-président, Charles F. Claiborne, second vice-président, Lionel C. Durel, secrétaire, André Lafargue, sous-secrétaire, Mlles. Emilie Delavigne et Grace King, MM. Robert Marr, Ferdinand Larue, Paul Villeré, Ulisse Marinoni et James J. A. Fortier.

Le secrétaire fait son rapport au sujet de la salle pour la fête annuelle. Le président annonce les détails du programme musical pour cette soirée. Mme Paul Villeré a bien voulu se charger de cette partie da la fête annuelle. Les résultats sont, comme tous s'attendaient, excellents.

Le secrétaire donne ensuite lecture du rapport de monsieur le professeur Edouard J. Fortier, délégué de l'Athénée à la Fédération de l'Alliance Française. Ce rapport est adopté.

La candidature de M. Henri J. Gassie comme membre de notre société est proposée par M. Grima. Après suspension des règlements, M. Gassie est élu membre à l'unanimité. Ensuite M. Durel présente le nom de M. Georges A. Michel. M. Michel est aussi élu membre actif à l'unanimité des voix. Une des plus agréables surprises de la séance nous est alors offerte. M. Rouen nous annonce que Mme Rouen désire faire partie de notre société. Le zèle de Mme Rouen pour notre oeuvre est, comme on le sait sans égal, et les membres accueillent avec joie cette nouvelle. M. Lafargue demande le privilège de présenter la candidature de Mme Bussière Rouen. Mme Rouen est élue membre de l'Athénée Louisianais par acclamation.

Quoique l'Athénée par l'élection de ces nouveaux membres se trouve avoir maintenant plus de membres qu'auparavant; il est décidé sur la proposition de M. Marinoni, appuyée par M. Lafargue, qu'un comité special soit nommé pour faire un peu de propagande afin d'obtenir d'autres membres afin que l'Athénée puisse étendre sa sphère d'action. Le président nomme pour ce comité, Mlle Grace King, présidente, Mlle Emilie Delavigne et MM. Robert Marr, Ulisse Marinoni et Ferdinand Larue.

L'ajournement est prononcé à cinq heures.

---

## Séance du 10 juin 1916.

---

La réunion du mois de juin a eu lieu le 10, à trois heures dans les bureaux du président, ''1009 Hibernia Bank Bldg.'' Sont présents: MM. Bussière Rouen, président, Lionel C. Durel, secrétaire-perpétuel, André Lafargue, sous-secrétaire, Mlle Emilie Delavigne, et MM. Paul Villeré, Robert Marr et Georges A. Michel. L'Athénée est honoré de la présence de M. Génoyer, vice-consul de France à la Nouvelle-Orléans.

Les procès-verbaux des deux dernières séances sont lus et approuvés. Le secrétaire donne lecture de la correspondance. La lettre dans laquelle M. Ambrogi remercie notre société de ses compliments de condoléances est vivement appréciée.

Après suspension des règlements, trois autres nouveaux membres sont proposés à l'Athénée. Ce sont: Mlle Sélika Mazerat, présentée par M. Rouen; M. Joseph A. Dayries, présenté par M. Robert Marr et M. Victor L. Bernard, présenté par M. Bussière Rouen. Tous les trois sont élus membres à l'unanimité des voix.

Après de longues délibérations le sujet du prochain concours est choisi. M. Paul Villeré nous a encore proposé un sujet des plus attrayants: "La Langue française au lendemain de la paix. Le programme du concours que nous publions ci-après est adopté.

L'ajournement est prononcé à cinq heures dix.

---

## Fête Annuelle, littéraire et artistique, concours de 1915-1916.

---

Samedi le 6 mai, dans la grande salle de l'Hôtel Grunewald, l'Athénée Louisianais a réuni ses nombreux fidèles à l'occasion de sa fête annuelle, et ce public d'élite se composait de personnes qui sont en notre bonne ville, au premier rang des lettrés et des intellectuels; les toilettes fraîches et printanières de nos charmantes Louisianaises jetaient une note gaie dans la salle.

La séance fut ouverte par une allocution du président, M. Bussière Rouen. En quelques mots choisis, M. Rouen remercia l'auditoire d'être venu encore une fois encourager l'Athénée dans ses efforts; puis il ajouta que l'amour des belles lettres et des arts français est toujours vivace en Louisiane et que la langue française en notre état est bien loin de s'éteindre mais qu'au contraire sa valeur et son importance s'accentuent de jour en jour.

Le discours de M. Rouen fut reçu par de vifs applaudissements. Puis la littérature fit place à la musique. "La Danse Macabre" de Saint-Saens fut on ne peut plus brillamment exécutée par les artistes suivants: Mme. Paul Villeré, piano; Mlle Ella de los Reyes et Mme. René Seré, violons; M. Otto Finck, violoncelle; Mlle Amélie Dufilho, orgue; M. J. Cabanas, clarinette et M. A. Maggio,

contrebasse. Ces dames et ces messieurs enlevèrent ce chef-d'oeuvre musical d'une façon magistrale et la fin en fut accueillie par des applaudissements nourris.

M. Lionel C. Durel, secrétaire perpétuel, fit le rapport du comité d'examen qui se composaient cette année de: Mlle Emilie Delavigne et de MM. Bussière Rouen, Edgar Grima, Charles F. Claiborne, André Lafargue, Ferdinand E. Larue, le docteur Félix A. Larue, James J. A. Fortier, Ulisse Marinoni, Paul Villeré, et Lionel C. Durel, M. Durel annonça que l'Athénée avait reçu six manuscrits. Le premier "Progress is the Law of Life" étant en langue anglaise n'avait naturellement aucune chance de succès. "Tempora mutantur et nos mutamur in illis" était la devise d'un manuscrit beaucoup trop court. "Au coeur bien né, la patrie est chère" était l'en-tête d'une oeuvre assez complète, mais des erreurs et des anglicismes lui ôtèrent toute chance de succès. "Honneur aux Soldats" était une bonne oeuvre que le comité jugea digne d'une mention honorable. "L'homme propose et Dieu dispose" était la devise d'un manuscrit qui montrait un travail considérable et le comité lui décerna également une mention honorable. "Vaincre ou Mourir" était la jolie devise d'un travail remarquable par la profondeur de ses idées et la justesse de ses appréciations et est des mieux écrits, le comité, à l'unanimité le trouva le meilleur.

Ce rapport est suivi d'un solo de piano, "Campanella" de Paganini-Liszt qui est exécuté avec art par M. Enrique Tuit qui donne preuve d'un talent extraordinaire et d'une technique hors ligne. M. Tuit reçut des applaudissements des plus mérités.

La lecture du manuscrit couronné vint ensuite. M. André Lafargue, sous-secrétaire, sut en faire ressortir toutes les beautés. Le public montra sa vive appréciation de cette oeuvre louisianaise d'une manière toute particulière.

Le dernier morceau musical de la soirée fut le trio de Cléopâtre de Massenet superbement chanté par Mme Henry O. Bisset, Mlle Sélika Daboval et M. Joseph Deléry. Ce trio d'artistes fut bruyamment acclamé.

M. Rouen termina la soirée en remerciant toutes les personnes qui ont par leur talent donné à la partie musicale de la fête un attrait tout particulier, il remercia aussi l'Abeille de bien vouloir publier à titre gratuit le programme du Concours pendant sa durée; l'Hôtel Grunewald qui mit son local à la disposition de l'Athénée ainsi que la Maison Dugan qui prêta le piano et l'orgue ne sont pas oubliés et tous les journaux sont remerciés d'avoir bien voulu publier les avis de la fête.

Le président annonça ensuite que la lauréate du concours est Mlle Sélika Mazerat. Le nom de Mlle Mazerat qui est membre d'une de nos familles créoles les plus distinguées fut accueilli de vifs applaudissements. M. Rouen remit à Mlle Mazerat la médaille d'or et le prix de $50.00.

Le comité de réception de cette fête se composait de M. U. Marinoni, président et de MM. Charles F. Claiborne, Hugues de la Vergne, James Fortier, Ferdinand Larue, Dr. Félix Larue, Robert Marr, Albert Toledano, Paul Villeré, Wm. Waguespack et Jules M. Wogan.

**Allocution du Président, prononcée à la Fête Annuelle.**

---

Mesdames et Messieurs,

Grâce à l'indulgence de mes collègues et à leur bonté j'ai encore l'honneur de vous souhaiter la bienvenue et de vous redire combien est grand le plaisir que vous nous faites en venant ici, nombreux et enthousiastes, nous faire comprendre que nous ne travaillons pas en vain et que vous vous associez de coeur à une tâche dont l'accomplissement demande beaucoup de temps et réclame tous nos efforts. Vous assistez régulièrement à nos réunions, à nos conférences, j'espère que vous les trouvez intéressantes et que vous conserverez de la fête de ce soir le plus agréable souvenir. L'intérêt que vous nous témoignez nous porte à croire que vous n'apprendrez pas, avec indifférence, que notre société, qui vient d'entrer dans sa quarante et unième année, ne donne aucun signe de sénilité; son oeuvre se poursuit dans ses moindres détails, détails dont la longue énumération vous a été faite, en janvier, à la fête de célébration de notre quarantième anniversaire. A notre dernière séance d'affaires, qui a eu lieu le mois passé, nous avons élu trois nouveaux membres; à cette même séance, sur la proposition de notre collègue, M. U. Marinoni, un comité de cinq membres dévoués a été nommé à l'effet de s'occuper de choisir de nouveaux prosélytes dont l'intelligente collaboration nous sera très utile; ce comité est composé de Mlles. Grace King et Emilie Delavigne et de M. M. U. Marinoni, Ferdinand E. Larue et Juge Robert H. Marr. Soyez donc certains que, longtemps encore, nous vous recevrons à bras ouverts, et quand nous serons tous partis, nos successeurs en feront de même pour ceux en qui vous aurez inculqué le culte exquis des lettres françaises.

Ne croyez donc pas les apathiques décourageants qui crient sur tous les toits que la langue française va bientôt disparaître en Louisiane; ce sont des oiseaux de mauvais augure dont les cris sinistres iront se perdre dans l'oubli; leurs opinions fausses et erronées ne doivent plus nous effrayer. Pour vous prouver ce que j'ose avancer, je désire vous citer quelques faits importants:

D'abord, le concours de cette année nous a donné d'excellents résultats; vous en jugerez, vous-mêmes, par le rapport du comité d'examen habilement préparé par notre zélé secrétaire et dont il va vous faire la lecture, et par le beau manuscrit couronné que vous lira notre éloquent sous-secrétaire. Le sujet proposé, "1815-1915, comparaison" était très difficile à traiter, pourtant le succès de ce concours est incontestable. Si vous vous donnez la peine de remonter un peu dans le passé, vous vous rappelerez plusieurs concours qui ont été complètement nuls, soit par manque de manuscrits, soit par insuffisance littéraire; eh bien, depuis cinq années consécutives, nous n'avons pas manqué de couronner une lauréate ou un lauréat dont les manuscrits étaient remarquablement bons.

Ensuite, j'ai pu constater que, dans nos salons, créoles ou américains, les conversations en langue française sont toujours vives et spirituelles; la verve gauloise ne rendra pas, ici, son dernier soupir; dans tout notre Etat, le monde élégant se targue de parler ou d'apprendre cette langue harmonieuse. Vous avez dû remarquer, comme je l'ai fait, qu'au cours de la dernière campagne électorale, les deux partis en présence ont dû s'assurer les services d'orateurs qui, mainte et mainte fois, se sont vus dans l'obligation de prononcer leurs discours en français. Si les Louisianais sont fiers de leur forte et expressive langue nationale, rien ne les empêche de lui donner une soeur, gracieuse et douce, qui ne doit être

que celle dont nous nous occupons avec sollicitude; car, en parlant, en lisant, en étudiant le français, nous faisons oeuvre bonne et utile, nous nous élevons l'esprit, nous nous préparons à subir l'influence d'une saine et fine intellectualité laquelle nous procurera, pendant nos moments de loisir, la plus délicieuse, la plus reposante des récréations.

Mais nous ne devons pas nous endormir sur nos lauriers; il faut lutter sans cesse, lutter avec acharnement pour atteindre le but de l'Athénée, il en vaut la peine. Combattons donc ensemble et la victoire est certaine. Il sera toujours nécessaire et très agréable de s'exprimer dans la langue de la glorieuse et courageuse France, dans cet organe dont nous nous servirons, à la fin de la terrible guerre, pour peindre à ce noble pays notre admiration, pour louer ses oeuvres et ses actions d'éclat, pour lui rendre l'hommage qu'il mérite et pour saluer ses braves et intrépides soldats.

Je vous suis très reconnaissant, Mesdames et Messieurs, du charmant accueil que vous m'avez fait, et des applaudissements dont vous avez bien voulu saluer ma petite allocution que je termine pour céder la place à d'autres qui sauront, mieux que je ne puis le faire, vous plaire et vous charmer.

Bussière Rouen.

## Rapport du comité d'examen, concours 1915-1916.

---

Monsieur le président, mes très chers collègues, mesdames, messieurs,

L'Athénée Louisianais a reçu cette année six manuscrits. Le comité ayant soin de les examiner se composaient de Mlle Emilie Delavigne, de MM. Bussière Rouen, Edgar Grima, Charles F. Claiborne, André Lafargue, Ferdinand Larue, le docteur Félix A. Larue, James J. A. Fortier, Ulisse Marinoni, Paul Villeré et Lionel C. Durel. Ce comité lut attentivement tous les manuscrits, les examina consciencieusement, et les critiqua de toutes façons. Nous rapportons ici ses principales observations non seulement dans le but de laisser savoir aux concurrents les appréciations sur chaque manuscrit mais surtout dans l'espoir que ceux qui n'ont pas réussi cette fois puissent en tirer quelque avantage pour un de nos prochains concours.

Le manuscrit portant la devise, "Progress is the law of Life" est écrit en langue anglaise. C'est la première fois dans quarante ans que l'Athénée reçoit un manuscrit qui n'est pas en français. Le but de notre société est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'ajouter que ce manuscrit ne pouvait être couronné.

"Tempora mutantur et nos mutamur in illis", est l'en-tête d'un ouvrage beaucoup trop court, à peine huit pages. Ce manuscrit a aussi des fautes d'orthographe et de ponctuation; même quelques erreurs de grammaire s'y trouvent.

Le manuscrit signé, "A tout coeur bien né, la patrie est chère", montre beaucoup de travail et est assez complet. Cependant nous y avons remarqué des erreurs

d'orthographe et surtout beaucoup de tournures de phrase anglaise. L'Athénée Louisianais désire conserver la langue française en Louisiane dans toute sa pureté; donc ces anglicismes ont ôté à ce manuscrit-ci toute chance de succès.

"Honneur aux Soldats", est la jolie devise d'une très bonne oeuvre, remplie d'heureuses idées. Quelques erreurs, d'inattention sans doute, s'y sont glissées. Le manuscrit n'a qu'une vingtaine de pages et le sujet est traité plutôt au point de vue historique que celui de la comparaison. Le comité trouve ce travail digne d'une mention honorable.

Nous remercions l'auteur de la charmante dédicace du manuscrit signé, "L'Homme propose et Dieu dispose". Ces vers adressés à l'Athénée sont vraiment bons, mais quoique les adjectifs féminins qui accompagnent le mot "Athénée" fassent d'excellentes rimes, nous devons revendiquer le genre masculin pour notre Athénée. Ce manuscrit-ci montre un travail considérable. Toutefois, quelques appréciations historiques laissent à désirer, l'emploi de termes anglais au lieu d'expressions françaises est regrettable, et quelques paragraphes sont un peu trop encyclopédiques. Le comité juge convenable d'accorder également à ce manuscrit-ci une mention honorable.

Le manuscrit ayant pour devise, "Vaincre ou Mourir" est un travail complet, le style en est bon, les pensées montrent une justesse remarquable, les appréciations militaires font preuve d'un véritable talent, et la langue en est correcte et pure. Le comité décerne, à l'unanimité des voix, la médaile d'or et le prix de $50.00 à ce manuscrit.

L'Athénée Louisianais remercie vivement tous ceux qui ont bien voulu prendre part au concours de cette année, le concurrent victorieux ainsi que les cinq autres

personnes qui nous sont inconnues. A ces dernières nous souhaitons meilleure chance pour la prochaine fois.

Lionel C. Durel, Rapporteur.

---

## 1815-1915, Comparaison.

---

Pour établir avec justesse un parallèle historique entre deux siècles et par conséquent entre les peuples qui y figurent, il est nécessaire de contenir les sentiments et de ne pas laisser trotter l'imagination vagabonde, mais de s'attacher aux faits avec fidélité et impartialité. — Il est pourtant impossible aux fils d'ancêtres français de ne pas entendre pleurer le pays qui leur tient au coeur par les fibres les plus intimes, et à qui ils ont voué un culte d'idéalité; pays qui donne au monde ses dilettanti les plus affinés, ses artistes et écrivains les plus fameux, ses patriotes et soldats les plus héroïques.

En faisant une rapide esquisse de 1815 et 1915, les deux images saillantes, celles qui ressortent le plus en relief de ces temps de lutte et de trouble, sont nécessairement celles de Napoléon Ier et de Guillaume II. Mais les monarques, les généraux et les ministres ne sont pas les seuls personnages de l'Histoire. Le peuple et l'armée y jouent aussi leur rôle. Napoléon, Louis XVIII, Talleyrand, Fouché, Ney, Wellington, Blücher, et un siècle après Guillaume II, von Bethman-Holweg, von Kluck, Poincaré, Joffre, Maunoury, Kitchener, French, restent bien au premier plan, mais non loin d'eux on voit les paysans, les bourgeois, les ouvriers, les soldats. — Autour du quartier général il y a le camp. A côté des autos vibrantes des généraux et des trains cuirassés du souverain allemand, il y a la charrette du paysan, traînée par

un vieux cheval qu'excite la voix nerveuse et terrorisée d'une femme ou d'un enfant: il faut aller vite, vite pour échapper à l'invasion.

Il y a des points frappants de similitude entre les années 1815 et 1915. La France fait l'histoire de l'Europe en 1815, elle la fait de même un siècle plus tard. Cependant pour bien comprendre l'enchaînement des grands faits historiques qui changèrent la carte de l'Europe en 1815, il est nécessaire de remonter à l'état de la France en cette année-là, quand Napoléon, avec onze cents hommes et quatre pièces de canon, quitta l'île d'Elbe pour conquérir la France. "La noblesse, dit un écrivain, était aigrie contre Louis XVIII, la bourgeoisie était déçue, jalouse et frondeuse, le peuple alarmé et irrité, les casernes pleines de murmures et de menaces." Cet état de la France sous la Restauration fut donc la cause déterminante de "l'héroïque et fatale" aventure qui aboutit à Waterloo. Le prétexte fut les diverses violations du traité de Fontainebleau. Le monde a l'occasion, encore aujourd'hui, de constater la fragilité des traités! La cause initiale de cette terrible campagne de 1815 fut tout simplement, comme le dit un historien français "que le petit souverain de l'île d'Elbe s'appelait Napoléon et qu'il avait quarante-cinq ans." En effet, Elbe était un empire bien diminutif pour un homme à qui la moitié de l'Europe ne suffisait pas.

Napoléon se renseignant donc sur les fautes du gouvernement et l'état des esprits, sur les intrigues et les divisions, se laisse tenter une dernière fois par la fortune, dont il oublie les capricieux décrets. L'aigle prend son vol, débarque au golfe Juan, rencontre une faible résistance à Antibes, fait de courtes haltes à Cannes et à Grasse, entre à Grenoble le 7 mars, à Lyon le 10, aux Tuileries le 20. En y rentrant l'empereur qui vient de reconquérir la France à lui tout seul dit gaîment:

"——L'impossible n'est que le fantôme des timides et le refuge des poltrons." "Il continuait, dit un historien, le rêve où il avait marché vivant depuis le golfe Juan jusqu'à Paris. Quel réveil! Pendant vingt jours tout a cédé comme par magie devant l'Empereur. Désormais tout se ligue contre lui. Les puissances le mettent au ban de l'Europe et arment un million de soldats pour l'exterminer. Le Midi s'insurge, l'Ouest se soulève, le Nord conspire, la division s'étend dans toute la France. A l'étranger il trouve la menace, dans la presse l'injure, dans les chambres la suspicion et l'hostilité."

Napoléon ne peut plus douter que son retour en France va plonger l'Europe dans une guerre terrible. Il se décide à quitter Paris le 12 juin. Les différents corps d'armée commencent leur marche de concentration vers la frontière belge. L'approche de la guerre suspend toute affaire, paralyse le commerce, fait tomber la rente. La consternation et l'accablement font place en France à un grand mouvement de patriotisme. Il s'agit de chasser l'étranger. Le Français frémit d'indignation et de colère. La confiance manque bien un peu, mais on la retrouvera quand le "petit caporal", le dieu des batailles conduira ses troupes à la victoire dans les plaines de la Belgique.

Nous voyons, un siècle après, un autre souverain. jeune encore, actif, ambitieux, se grisant de son armée invincible et de sa forte marine, jeter des yeux de convoitise sur la France de ses rêves. Il conçoit le projet hardi d'étendre ses possessions en englobant l'Europe tout entière dans son empire et donne pour prétexte qu'il veut la sauver de la domination britannique. L'Europe veut-elle se laisser sauver par cet ami désintéressé? C'est discutable.

L'orgueilleux monarque, victime d'une folie ambitieuse et tyrannique, et ne tenant aucun compte des

indépendances individuelles et nationales, déchaîne de son plein gré, un gigantesque conflit qui met en cause peut-être l'avenir de l'humanité. Le prétexte de la guerre fut fourni par le meurtre à Sarajevo le 28 juin, de l'archiduc François Ferdinand. Ce fut l'étincelle qui causa l'incendie. L'Autriche envoie un ultimatum à la Serbie et lui impose des conditions qui nécessitent le sacrifice de l'indépendance serbe. L'Europe considère cet ultimatum comme un défi lancé à la Russie. Les deux groupes de puissances européennes, la Triple Alliance et la Triple Entente, se trouvent face à face, avec l'affreuse certitude d'une guerre qui entraînera dans son tourbillon l'Europe entière.

Si l'on cherche les causes de cette guerre d'aujourd'hui, il faut remonter assez loin dans le passé, car d'après le témoignage de plusieurs historiens modernes, la guerre de 1915 se rattache directement à la guerre de 1870. Ils disent encore: "Bismarck en consacrant au traité de Francfort le démembrement de la France laissait, dans la plaie saignante au flanc de ce noble pays, le germe des maux futurs." En effet, la France peut-elle se consoler de la perte de ses deux filles chéries, l'Alsace si orgueilleusement triste, et la Lorraine plus timide, mais n'en pleurant pas moins tout bas? Le poète-musicien Wagner, en parlant à des amis français, s'exprime d'une façon franche et virile: "Bismarck, dit-il, a commis le pire et le plus imbécile des crimes. De gaîté de coeur, comme une brute, abusant impudemment de la guerre, il a pris Strasbourg et Metz à la France. Pour combien de temps a-t-il ouvert un abîme entre deux nations qui ont besoin l'une de l'autre et qui s'habitueront à se haïr au lieu de se tendre la main pour travailler ensemble au progrès de l'humanité!"

Le premier mouvement d'humeur se manifeste en 1875 quand Bismarck, après avoir menacé la France doit

reculer sous la pression de la Russie et de l'Angleterre. On peut dire que les origines diplomatiques du conflit d'aujourd'hui commencèrent alors. Plus tard, en 1908, l'Autriche annexe la Bosnie, la France et l'Angleterre protestent, mais surtout la Russie. Au moment critique l'Allemagne apparaît en "armure éclatante", jette son épée dans la balance et se déclare pour l'Autriche. La Russie et ses alliés n'étant pas en état de faire la guerre, acceptent une humiliante et écrasante défaite.

En 1911 l'Allemagne menace encore une fois la France. Mais cette fois la Triple Entente est moins complaisante. La Russie mobilise ses armées; Lloyd George déclare que l'Angleterre se range avec la France. C'est au tour de l'Allemagne de céder.

Vient ensuite la déclaration de guerre de l'Italie à la Turquie; en agissant ainsi elle attaque une puissance considérée par l'Allemagne comme alliée. C'est la combinaison de toutes ces intrigues politiques et surtout la faculté d'une puissance de considérer les traités comme de simples "chiffons de papier" qui aggravent la situation et précipitent des événements militaires qui font frissonner le monde entier.

Cette lutte universelle qui fait rétrograder, pour ainsi dire, le sens dans lequel devait évoluer la civilisation, a des causes bien plus subtiles que de simples questions de territoire et d'équilibre européen; ces causes tiennent à l'essence même de la nature humaine. Un célèbre académicien nous les dépeint d'une façon poignante: "Le succès, dit-il, produit l'orgueil, et l'orgueil la violence. D'autre part, la richesse produit la corruption, et la corruption énerve les peuples. Par les deux voies, l'homme retourne à la barbarie originelle. Seuls, des événements tragiques peuvent le corriger et le purifier."

"Il est aussi des causes plus nobles, car l'homme est pétri de bien et de mal. Des appétits violents ont, en lui, pour contre-partie, des aspirations élevées, mais quand la force se heurte à l'idée un débat naît, et ce débat a pour sanction, le recours aux armes. 'Tu ne veux obéir', ou 'Tu ne veux pas croire . . . . .tu périras."

Nous voyons donc que la vieille humanité ne peut éliminer le facteur guerre de son progrès, ni interdire à ses monarques des désirs incessants de conquête et de propagande. Les mêmes rêves de gloire qui troublent la vision d'un empereur moderne, faisaient, il y a cent ans, pencher le front lourd de pensées du grand agitateur du monde.

En comparant le plan de campagne des deux souverains nous voyons que celui de l'un a été, sans aucun doute, calqué sur celui de l'autre, et que la position de l'empereur allemand est précisément celle de Napoléon au début de sa dernière campagne.

Menacé par l'Europe entière, Napoléon pense bien qu'il ne peut empêcher l'invasion sur tout les points du territoire. La campagne doit être à la fois défensive et offensive. Il conçoit un plan qui a été reconnu depuis, comme l'une de ses plus belles conceptions stratégiques. L'empereur se décide à fondre avec la rapidité de la foudre sur la route qui est le point de concentration des Anglo-Prussiens. Les Français passent la frontière belge; là les armées anglaise et prussienne sont sur pied, d'autres doivent certainement être attendues de l'Autriche, de la Russie et du reste de l'Europe. Le plan de Napoléon est d'écraser les armées en Belgique avant la venue d'aucun secours et ensuite de s'occuper des autres armées, chacune à son tour. C'est l'élaboration de ce plan qui amène la campagne de Waterloo.

Guillaume II essaie la même tactique un siècle après. Le but unique de l'offensive allemande en Belgique est

de porter un coup rapide et décisif au coeur même de la France, avant que celle-ci puisse riposter et que la Russie ait le temps de mobiliser ses armées et de les mener à la frontière de Pologne. Le souverain allemand suit le conseil du général von Bernhardi de "disposer de la France une fois pour toutes." Il débute en voulant saisir Liége par un coup de main. Mais il a omis de ses calculs la vaillance héroïque des Belges qui soutiennent une lutte inégale et acharnée et qui résistent pendant les premiers dix jours de la guerre. Cette résistance unique et sans parallèle depuis le combat de Léonidas aux Thermopyles, donne à la France le temps de s'emparer de la Meuse, de consolider son occupation de Namur et permet à l'Angleterre de débarquer ses troupes sur le continent. Mais finalement la brave petite armée belge, surpassée en nombre et presque annihilée, se retire du côté d'Anvers.

Comme les armées allemandes, occupant la Belgique martyre, s'avancent vers Bruxelles en marchant à leur première victoire, leurs généraux reçoivent des nouvelles déconcertantes. Précisément comme Napoléon, au moment de lancer son attaque contre Wellington est informé de la présence des Prussiens dans les plaines de Plancenoit, les commandants allemands à Chaleroi apprennent que la Russie a fait entrer ses armées en Prusse, a gagné plusieurs victoires et pousse furieusement vers la Vistule.

Plus nous nous familiarisons avec les récits de la campagne de la Sambre à la Marne, plus le combat de Waterloo s'offre à notre imagination comme point de comparaison. Le problème de Napoléon en juin 1815, est précisément celui du kaiser un siècle après.

Dans le passage immédiat de Napoléon, une armée considérable composée de Belges, de Prussiens, d'Allemands et d'Anglais est massée, prête à livrer bataille. Dans l'Est les armées autrichienne, russe et suédoise se

mobilisent. En juin Napoléon peut opposer une force numérique presque égale à celle de l'armée alliée en Belgique et bien supérieure en tout ce qui assure le succès: une foi absolue en son chef, l'espoir presque certain de la victoire, l'énergie et la confiance des troupes. Mais Napoléon se rend compte que si, en juillet ou en août, les armées russe et autrichienne viennent à sa rencontre, il sera obligé de se replier vers la France, et de recommencer une autre campagne défensive. C'est exactement ce qui arrive ensuite, et ce qui entraîne, après une lutte magnifique un complet désastre pour l'armée française.

Napoléon aborde son problème de la même manière que l'état-major du kaiser devait plus tard adopter. Il concentre sa force militaire et la lance contre les armées alliés en Belgique, exactement comme les Allemands à la Marne veulent forcer les bataillons français en leur opposant la force massée de leur armée et en leur infligeant une ''défaite sans lendemain.''

L'épreuve suprême, décisive pour Napoléon est à Waterloo, pour les Allemands à la bataille de la Marne. Pour Napoléon la défaite est une déroute, une destruction complète de son armée. Pour les Allemands c'est une défaite suivie d'une retraite rapide de cent milles.

La victoire de la Marne est une victoire libératrice pour la France, dont le destin s'assombrissait de plus en plus. Ce n'est plus un secret pour personne que la capitale n'était pas en état d'être défendue. L'importance stratégique de Paris est à peu près nulle. Son importance morale est considérable. Paris pris, c'était la France démoralisée, ''déchue de cette volonté de vaincre qui est la condition même de la victoire.'' ''Mais, nous dit un écrivain moderne, une puissance mystérieuse veillait. Elle jugea que le droit, la justice, la liberté, ne pouvaient pas, ne devaient pas être égorgés.'' Cette puissance mystérieuse n'est-elle pas plutôt la puissance bien évidente

de Dieu qui veille aux destinées de la France, et qui arrête, refoule et maîtrise l'élan de cette monstrueuse force allemande.

Après cinquante ans les Français connaissent enfin la joie enivrante de la victoire. Ils ont vaincu et poursuivent les Allemands. Les soldats français, en ces journées inoubliables, ont atteint le sublime. Le cauchemar de Sedan, qui pendant quarante-quatre ans hantait leurs rêves, est banni et fait place à une allégresse universelle.

La plus importante conséquence de la victoire de la Marne est la destruction traditionelle de l'invincibilité allemande. Aussi vaillamment que les vétérans de Napoléon à Waterloo, les conscrits allemands soutiennent, par une lutte acharnée, leur réputation de courage et de bravoure. Mais ainsi que la Vieille Garde, "qui meurt mais ne se rend pas", est vaincue, et avec elle toute l'armée napoléonienne, ainsi la fleur de l'armée de von Kluck doit reculer devant la tenacité des soldats de Joffre. Toutes les espérances du pangermanisme reposaient sur l'invincibilité de l'armée. C'est ce rêve brisé qui jonche les plaines de la Marne, comme il y a cent ans, un autre rêve aux conceptions également gigantesques s'évanouissait dans les plaines brumeuses de Waterloo.

(à continuer).

---

N. B.—Le manque d'espace nous oblige à renvoyer à la prochaine livraison la suite du manuscrit couronné. Nous avons aussi été obligés de remettre à ce numéro la publication de plusieurs lettres et le rapport de M. le professeur Edouard J. Fortier, réprésentant de l'Athénée Louisianais à la Fédération de l'Alliance Française. Nous publierons des extraits de ces lettres et de ce rapport dans un numéro subséquent.

## MON ONCLE JACQUES.

### Causerie faite à l'Athénée Louisianais

### par M. Ulisse Marinoni.

---

M. le Président, mes chers collègues, Mesdames et Messieurs,

Si, dans une phase de votre vie, vous avez l'occasion de traverser, au cours d'un long voyage en chemin de fer, une vaste étendue de pays, vous remarquerez le long du chemin des sites agrestes, des collines ondulées, des vallées riantes ou des rocs escarpés; l'oeil s'amusera des gracieux contours que le paysage vous offre, et vous resterez étonné devant les magnificences dont la nature a doté la campagne. Mais, arrivé au but, votre imagination restera confuse devant ce kaléidoscope de beautés naturelles devant cet amas de choses sublimes, et, insensiblement, n'en fera qu'un informe remblais, pour y étayer les singuliers paysages qui vous ont le plus frappés, consolidés à jamais dans votre mémoire, et qui ainsi resteront gravés dans cet éternel album de souvenirs précieux, qui est le coeur humain.

Tel, Mesdames et Messieurs, est l'effet produit par l'étude de cette interminable histoire de l'humanité, qui, comme un ruban bien en vue, tranche hardiment à travers les siècles écoulés sur ce monde terrestre, mais qui n'offre en somme qu'un piètre intérêt dans le tournoiement de ses passions bornes, de ces caprices mesquins, de ses ambitions chétives. Sur ce long parcours, le lecteur assidu finit par s'apercevoir du néant de ce qui semblait beau à première vue, et mêle dans un souvenir confus les aspirations humaines que l'histoire nous retrace. Seuls alors, dans la pensée, émergent pour notre

vénération des pages glorieuses, des gestes héroïques, des types illustres qui, réunissant les plus nobles qualités de l'homme, méritent à bon droit l'encens de notre estime et notre admiration toute particulière.

C'est une de ces pages glorieuses, un de ces types remarquables que je désire vous présenter ce soir. Plût au Ciel que mon oeuvre en soit digne, car le sujet est certes au-dessus de mes forces. Car il en est des sujets comme des pierres; dans certaines vous pouvez buriner, sculpter, voire même trancher dans une mollesse pierreuse, parfois vous devez consolider de crainte que le bloc ne s'effrite; il y en a d'autres, au contraire, où le choc brusque du ciseau fait jaillir des étincelles, et l'orgeuilleux granit resiste avec fierté aux chétifs efforts d'un sculpteur ordinaire. Vous me saurez donc gré, Mesdames et Messieurs, si j'ose aborder un sujet cher à vous tous, qui est bien le vôtre, que vous chérissez dans le plus profond de votre coeur, qui embaume votre vie par son doux souvenir, et qui a pour nom générique le Créole louisianais d'autrefois.

Ce n'est pas de cette race d'hommes probes et illustres, de cette lignée de grands seigneurs, mais d'un seul, type unique quoique réunissant en lui toutes les qualités de vaillance, de grandeur d'âme et de loyale fierté, dont je vais causer avec vous ce soir.

Il est un endroit non loin de la Nouvelle-Orléans, où le fauve Meschacébé, en son lit bordé de tertres gazonnés, reprend sa ligne droite après une courbe abrupte. Au-delà de cette faible éminence qui serpente le long du fleuve jusqu'à l'infini de l'horizon et qui est flanquée d'une route noirâtre et souvent fangeuse, l'oeil de l'observateur promène ses regards sur des champs vastes et étendus prolongeant, dans une monotonie d'un paysage plat, des vestiges de labours anciens jusqu'au rideau d'un vert morne formé par les cyprières. La

fertilité du sol s'accuse pourtant sous la pousse hardie des herbes folles qui frisonnent au passage de la brise en de longues ondulations comme pour cadencer par un rhythme soutenu l'appel de la nature dans sa folle prodigalité. A l'endroit dont je parle, un bouquet de chênes séculaires cache des débris croulants d'une ancienne maison seigneuriale. Désormais la toiture est effondrée, les colonnes gisant à terre s'émiettent en morceaux, les planchers ont disparu dans la moisissure des années; seuls les pans des murs restent encore, révêtus de cette couleur de sépia que la vétusté prête à nos murailles anciennes, rendue plus foncée par le contraste des mousses et des lichens qui végètent, et poussent dans les cracs des jointures. Les superbes embrasures témoignent encore d'une splendeur passée, splendeur à laquelle le bruissement des feuilles agitées par le vent du fleuve font un éternel requiem. C'est là que mon oncle Jacques venait parfois rêver.

Une stature plus que moyenne, une carrure large, un nez aquilin, des cheveux jadis d'un noir d'ébène mais à présent blanchis par l'âge, une barbe neigeuse et taillée en rond, et des yeux presque noirs, d'un regard perçant, complétait un ensemble frappant qui mariait une douceur d'âme à un corps d'athlète. Je l'avais connu dès mon jeune âge comme une de ces individualités qui demandent le respect et l'admiration; sa physionomie dénotait ce qu'on appelle en langage familier un honnête homme; sa figure respirait la franchise et la loyauté, et ses façons courtoises rappelaient le sans-peur et sans-reproche qui furent toujours la marque de touche de nos anciens Créoles.

C'était surtout par ces accalmies de soirs tropicaux dont nous jouissons si souvent, que l'oncle Jacques venait rêver sur les abords de cette plantation qui l'avait vu naître et où il avait joui de moments si délicieux, mais

hélas, si fugitifs! D'ordinaire il traversait le fleuve par le bac à vapeur au pied de la rue Canal, et louant une carriole quelconque, il descendait la côte pour arriver au but de ses pèlerinages fréquents. Là, saisi par le poids de ses souvenirs d'enfance, le coeur étreint par cette foule tumultueuse de pensées qui l'entraînaient vers une époque à jamais disparue, il se laissait choir sur la levée qui dévalait en pente douce, et tranquillement, doucement, revivait avec un amer délice ces splendeurs de sa jeunesse qui pour lui surgissaient dans l'ombre troublante des années écoulées.

Les fumées de la grande ville prochaine estompaient le ciel de nuages noircis; derrière lui le courant jaune clapotait avec mille remous sur la berge d'argile et charriait dans sa course rapide des débris informes; au bas à niveau d'eau se voyait encore un plancher, dernier vestige du quai où les anciens habitants recevaient le charbon pour la roulaison; autour de lui le calme d'une morne campagne, ce sentiment du large qui est si caractéristique en Louisiane; les champs se succédaient baignés dans une lumière tiède et féconde; plus loin les tons divers d'une culture maraîchère, et après, les grands panaches exotiques d'un champ de cannes. Le bruit criard d'une charrette se rendant en ville, ou l'appel strident d'une locomotive, une rare complainte nègre brisaient seuls ce silence rêveur. Mais l'oncle Jacques n'avait des yeux que pour la vieille maison qui chaque jour s'écroulait davantage, tassée dans sa vieillesse séculaire au fond du bosquet de chênes, et la douceur suave du ciel louisianais, d'un bleu tellement étincelant presque doré, l'environnait et tombait sur elle comme une auréole, et sur cette terre bénie flottait une paix immense, une mélodie céleste de tons harmonieux où vibraient à l'unisson la tranquillité et le bonheur. Des tumulus de gazon accusaient un ancien parterre, les barrières défoncées donnaient pas-

sage aux bêtes qui s'installaient sous les vestiges des galeries; un paysage de Paul Potter avec la mélancolie de Claude Lorrain. Au fond quelques maisonnettes debout, seules restées de l'ancien camp, et puis quelques lignes d'herbe plus hautes et touffues qui montraient d'anciens travaux de desséchement; et puis, encadrant le tout, des labours maraîchers, au ras du sol, rappelant les environs d'une grande ville. Le tout formait un paysage où les ruines d'antan dominait le progrès moderne par le calme de leur tristesse.

Les lumières crépusculaires dardaient leurs longs rayons à travers l'azur velouté, et une ombre céleste d'un bleu royal montait lentement vers le zénith; et l'oncle Jacques restait encore accoudé sur la levée, devant les anciennes splendeurs. Déjà les hirondelles de nuit décrivaient leurs courbes capricieuses et les minces buées du soir couvraient la terre de leur gaze mystérieuse, tandis que de l'autre bord venait le bruit strident du sifflet de la raffinerie. Mais un essaim de souvenirs lui piquaient le coeur, un déroulé de fastes, de richesses, de luttes, ensuite la guerre, les péripéties, les grands actes d'héroïsme, et puis le long et sourd combat de la reconstruction, du rétablissement d'une entière société humaine dans son assiette normale. Et dans la phantasmagorie que suscitait son cerveau troublé, voici toutes les étapes de sa vie qui surgissaient, revenaient avec précision et revivaient devant lui. Et dans cette envolée qui faisait vibrer la mémoire, voici la vieille maison qui se transfigurait, reprenant sa pristine jeunesse.

La voilà bien comme autrefois, grande, spacieuse, à deux étages, une toiture en mansarde avec une large galerie soutenue par des colonnes rondes, et le parvis briqueté, bien rouge, propre, étincelant au soleil. L'allée de chênes verts continuait jusqu'à la grande route, et à côté un parterre bien aligné, que pavoisaient les fleurs

d'antan, les roses de Bengale, les jasmins, les bleuets, les crêtes de coq, les dahlias, tout tenu en ordre par un jardinier français enrolé exprès pour la maison. Une charmille de glycines et de chèvrefeuilles répandait une odeur suave que la brise mariait au doux parfum des orangers en fleurs. Le rez-de-chaussée était séparé par un large corridor; à gauche le grand salon avec un parquet jauni et fourbi à la camomille contenant des meubles en acajou tapissés en soie rouge; des tentures de la même couleur recouvraient les imposantes fenêtres aux rideaux en dentelle, les murs tapissés en papier moire blanc étaient ornés de tableaux de famille, et l'appartement restait plus confortable en hiver par un épais tapis de Paris à larges figures. A droite se trouvait la bibliothèque avec une immense cheminée aux chenets en cuivre et un garde feu ciselé à pattes de lion; en hiver elle flamboyait avec d'énormes morceaux de bois qu'un nègre posait régulièrement, tandis qu'en été elle restait rougie et remplie de fleurs et de feuilles de magnolia. La chambre était ornée de livres choisis témoignant le bon goût du maître, et un canapé ou lit de repos en faisait ses délices; des lampes remplies d'huile de lard répandaient une lumière douce et discrète. La salle à manger suivait, très grande, bien éclairée, témoignant le zèle de Titisse, gardienne de ce lieu sacré; un large éventail en papier avec un volant en bas, suspendu au milieu du plafond, entretenait la circulation de l'air pour les convives. La table était très grande avec des boules de cuivre à chaque pied; à côté, la table à desservir restait chargée d'une vaisselle éclatante et de cristaux étincelants, hérités de père en fils. Presque toujours il y avait des invités, et le maître de la maison découpait les viandes que des domestiques stylés apportaient sur des plats à réchaud; je dis stylés, car ces hommes à couleur d'ébène, choisis exprès, revêtaient des redingotes en drap noir en hiver

et en toile écrue en été et servaient toujours gantés. La table était éclairée par des chandelles de suif dans des candélabres en argent; les plats étaient mis devant les convives sur des réchauds garnie de braises, car la cuisine était fort éloignée, les nougats et massepains décoraient le centre de la table; une conversation ornée et bien choisie égayait le dîner qui se prolongeait près de deux heures, car les enfants sortaient bien avant la fin. C'était un dîner plantureux, patriarcal par la quantité, mais exquis et bien ordonné comme il convient à des gens qui avaient appris à Paris l'art de bien manger. On faisait de la musique après le dîner au salon où il y avait un superbe Gaveau, et les messieurs fumaient des cigares de la Havane qu'un laquais apportait avec un brasier; ensuite on jouait à de petits jeux, et généralement les parties finissaient vers dix heures, et invités s'en retournaient par cavalcades en causant gaiement.

Dans un bâtiment séparé se trouvait la cuisine, grande et spacieuse et reliée à la maison par une allée briquetée; deux grandes citernes masquaient ce lieu de délices, juchées sur de grandes fondations et murs ronds en brique contenant des caves où l'on conservait au frais les provisions. Derrière la cuisine une allée de tilleuls continuait le chemin jusqu'au camp, un petit village de maisonnettes basses, crépies à la chaux, où demeuraient les travailleurs.

Au premier étage de la grande maison se trouvaient les chambres à coucher, embaumées par l'odeur des plantes grimpantes; c'étaient des chambres bien propres sentant le vétivert, garnies de meubles en acajou et de lits à colonnes, avec de grandes armoires massives aux pieds en griffe, aux portes d'une ébénisterie délicate, et dans la pénombre où l'on tenait les chambres dans la chaleur du jour, notre ami revoyait ces mille détails de luxe, les beaux édredons sur le lit, dont le ciel en papier

fleuri très voyant avec au centre une corbeille fleurie, avait amusé son jeune âge. A côté se trouvaient les chambres d'enfant avec des demi-lits très simples, au plancher luisant fourbi à la brique; la nuit une lampe à tasse comme veilleuse répandait une douce clarté, ou bien une chandelle dans un manche en verre. Quel plaisir de s'étendre près du foyer les soirs d'hiver, ravi dans la confection des pralines, quand il gelait si fort qu'on plaçait les lampes près du foyer pour faire fondre l'huile de lard; et l'été, quelle douceur dans la chambre à brin sur la galerie où on se tenait bien abrité contre les moustiques pendant que le père faisait le récit des événements du jour! Quels délices de se baigner au fond de la cabane à bain sur la rive du fleuve et de sautiller sur le plancher barricadé par crainte des crocodiles! Et les jeux sur la grande pelouse près du parterre entouré de buissons de roses sauvages; et les courses folles après le grand nègre à cheval qui taillait la haie à grands coups de sabre; et les pêches au vivier où le poisson frétillait sous l'ombre des cygnes majestueux; et le champ de course d'un demi-mille de rond qui entourait la maison et le jardin et où les jeunes gens pariaient sur leurs chevaux favoris; et au fond, non loin de l'intendance, le grand verger où les mespulus mêlaient leur vert sombre aux feuilles claires et luisantes des orangers, et les pacaniers trônaient dans leur splendeur, et les enfants s'emplissaient les poches de fruit au grand courroux de Brutus, le gardien de cet endroit de prédilection. Et l'oncle Jacques rêvait à cette vie d'enfant, cette vie de cocagne où tout était si beau, si splendide, un paradis que le Bon Dieu avait oublié sur la terre, et il lui vint alors au coeur la volupté du regret.

Mais il se voyait grandir et déjà le père lui donnait un précepteur, un monsieur de la ville, très digne, très sévère qui lui parlaient des pays lontains, de la France,

de Paris, et tant d'autres sites merveilleux, et il en était tellement ébahi qu'à déjeuner et à diner, soit à neuf et quatre heures, le pauvre precepteur y perdait son souffle. Mais alors il y avait musique et danse le soir, et le petit Jacques oubliait ses leçons pour admirer ces beaux messieurs, les élégants, qui dansaient avec tant de grâce et saluaient les dames avec tant de distinction. Mais le voici adolescent, et il faisait partie de ces cavalcades avec de belles demoiselles en chapeau de soie et en robes de drap qui se tenaient avec tant d'adresse dans ces grandes selles comme une chaise à dos avec un étrier en pantoufle, et les messieurs allaient bottés en habit de cheval, maniant les rênes avec tant de souplesse, chavauchant à côté des demoiselles toujours à égale distance, ce qui ravissait les grands-parents toujours prêts à juger des sentiments du monsieur par la distance qui les séparait. Et voici que l'oncle Jacques voyait surgir des ténèbres du passé tous ces fidèles domestiques qui l'avaient servi si dévotement; voici Badière à qui on avait appris la musique pour aider l'oncle Jacques dans cette étude; voici Pompom qui le suivait à la chasse, et qui était si bon tireur qu'on pouvait lui donner douze cartouches pour qu'il rapportât douze bécassines; Baptiste qui lui servait d'écuyer; Zénon, son nègre de corps; Tommie qui l'éventait avec respect quand il avait chaud, et toute cette cohue de serviteurs, ce luxe de personnel, qui se multipliait, s'évertuait à chaque petite besogne, remplissait la maison, et qui transportait au dix-neuvième siecle, au milieu d'une vie simple et plutôt patriarcale, le pavoisement magnifique, le luxe féodal des grands seigneurs d'autrefois, ou des boyards de la grande Russie.

Et puis il y eut grande fête à la Noël une fois; on devait célébrer les fiançailles de la soeur de l'oncle Jacques; un monde de domestiques avait préparé la maison et les chasseurs avaient battu les forêts; un laquais

en redingote, à cheval, était parti avec des lettres de faire-part, et les avaient délivrées à tous les parents sur la côte et en ville. Ce matin-là on avait déjeuné en cérémonie autour de la table massive où trônait un cochon de lait enrubanné, et le soir à la clarté des flambeaux le grand dîner avait eu lieu, et au moment où la dinde sauvage et le cuissot de chevreuil faisaient leur apparition, le père s'était levé et avait bu à la santé des fiancés, se tenant raide dans son habit à queue à col de velours sous la grande pendule en acajou avec boîte à musique, mais qui devait, hélas, sonner sous peu un glas funèbre. Mais on ne connaissait pas l'avenir, et sur les murs ornés de tapisseries les ombres s'agitaient, tandis qu'au dehors les gens sautillaient au son rauque d'une bande nègre qui s'exécutait sur des instruments bizarres tenus des Indiens; et puis, après il y eut grand bal au salon avec une belle musique venue de la ville, et on dansait gaiement avec le fol abandon des races latines, l'insouciance gaie qui est née du bonheur et d'une richesse sans mesure. Ah, quelles jouissances indicibles, quels fastes splendides, quelle vie luxueuse remplirent les premières années de la vie de l'oncle Jacques; rien à souhaiter ou à désirer; les roses du bonheur et tout à foison, une jeunesse dorée, un contentement sans bornes; le coeur, comme une coupe remplie jusqu'au bord, ne pouvant envier, ne pouvant désirer.

Et puis c'étaient les hivers avec les champs poudrés de givre, l'herbe couleur de rouille, et les grandes chévauchées vers les cyprières où, sur le miroir des étangs, les canards, les sarcelles et les poules d'eau s'offraient au chasseur; dans les bois les chevreuils couraient par grands sauts et les dindes sauvages sautillaient lourdement sur les branches basses; et puis le retour le soir, le sang fouetté par l'air vif, le fusil en bandoulière, l'attente à la maison où les dames écoutaient les récits de chasse

tandis que les nègres étalaient sur la galerie les trophées. Et puis les belles journées à la sucrerie, où le ban et l'arrière-ban des cousins et cousines venaient parfois goûter la cuite; les lourdes charrettes avec leurs essieux criards déversaient leurs tombereaux de cannes à sucre sous le hangar près des rouleaux, et les longs bâtons jetés sur la bande sans fin de la chargeuse étaient pris, tenaillés, aplatis sous les cylindres, et retombaient en étoupe dans un monceau de bagasse tandis que le jus doré, en suc bienfaisant, chaud et fumant, d'une couleur véloutée, était dirigé vers les chaudières; et avec quel bonheur cette jeunesse se remuait, furetant partout dans cette vieille sucrerie, où on ne voyait que friandises et douceurs, et où le beau sucre se crystallisait, régnant en maître, cette cassonade belle et blonde qui s'amoncelait, cette richesse du Pactole qui débordait dans la chambre chaude, remplissait les barils, s'attachait à tout, et se transformait si facilement en beaux écus et en belles piastres, cette immense richesse où les habitants d'alors puisaient à larges coupes, et qui fut la base de cette époque de splendeur que connut la Louisiane.

La brise du soir se levait pendant que l'oncle Jacques rêvait ainsi; une envolée de souvenirs lui tintaient à l'âme, et le choc brusque des souvenirs qui lui affluaient faisait déborder son coeur d'une douce amertume, et il eut une sensation de froid; le soleil descendait brusquement, des lumières s'éparpillaient et les fanaux d'un chemin de fer brillaient au loin. Ah oui, voici les mauvais jours qui lui revenaient à la mémoire. Les Fédéraux montant le fleuve, les maisons abandonnées, les parents partis pour la guerre, le morne manteau d'une tristesse suprême qui couvrait ce pays jadis si riant, et dans la cour si propre, autour de la grande maison voici une foule d'esclaves assemblés, ameutés, le désordre partout, les hurlements d'enfants, le glapissement des vieillards, et dans le

foyer, une terreur complète; au loin les vaisseaux menaçants, pointant leurs canons, s'avançant sur la ville vouée, tandis qu'au loin une fumée monstrueuse, lourde, gigantesque montait vers le ciel. Et puis l'oncle Jacques quelques jours après disait adieu à sa mère et à travers les champs et les marécages rejoignait de l'autre bord du lac Pontchartrain ses anciens compagnons qui, déjà revêtus de l'uniforme gris, se battaient en héros. Ah, quelles belles épopées de gloire, quelles luttes sanglantes furent alors la part de l'oncle Jacques. Celui qui jusqu'alors n'avait connu que la vie d'un Sybarite, contreint à une nourriture de pauvres hères, le moka remplacé par des glands torréfiés, les viandes exquises par une nourriture immonde, des vêtements de maître par des loques, mais ce sacrifice importait peu pour des hommes de mérite; on ne connaissait pas alors des douceurs de l'ambulance, ces soins aseptiques, ces merveilles de chirurgie dont profitent les blessés de nos jours, et le brave dont la vie s'écoulait goutte à goutte dans une mare sanguinolente, étendu sur une litière de brindilles au pied d'un pin rugueux, souffrait les tortures d'une blessure profonde sans adoucissement, que le bonheur indicible d'un glorieux martyre pour la cause sainte. Car, il n'y a rien au monde qui fasse plus rugir la bravoure, éclater le courage, et transformer les hommes, que de combattre pour le pays natal et le foyer de leurs ancêtres. Mais l'oncle Jacques avait compris la leçon d'héroïsme, et simplement, sans forfanterie, faisait son devoir de soldat. Parmi le sifflement des balles, le tonnerre du canon, les corps à corps mortels, il n'échappait pas à sa tâche. Par un fier contraste, son âme rutilait d'impatience devant le carnage, et il se multipliait devant les assauts forcénés de l'ennemi. Tel sur un terrain abrupt, un soir de combat, vint à un groupe de Louisianais l'ordre de défendre une position marquée, et alors pour que pas

un ne bronchât, on creusa une fosse dans la terre rouge, digne linceul des mourants, et chaque soldat y déposa ce qu'il avait de plus cher, des lettres et des souvenirs de famille, les derniers adieux des mères ou des femmes éplorées, et sur la fosse récouverte, chaque homme se planta et ne bougea; c'etait la victoire ou la mort.

Retracer ici les péripéties de cette guerre de souffrances et de gloire serait certes trop long; mais l'oncle Jacques en sortit modestement, sans peur et sans reproche, ayant fait simplement son devoir de soldat. Et alors vinrent les longs jours gris, les jours de tristesse et de morne douleur, où le deuil assis au foyer de chaque famille accentuait les désastres financiers. Mais si cette race d'hommes s'était montrée magnifique dans ses fastes, héroïque dans les jours de combat, elle fut sublime dans le désastre, et dans cette renaissance de virilité, dans cette lutte opiniâtre contre le malheur, elle ramassa ses forces pour aplanir les obstacles et vaincre les tourments d'une vie nouvelle de labeurs et de privations.

Modeste dans son maintien, courtois envers les grands, aimable envers les petits, menant une vie paisible au sein de sa famille adorée, l'oncle Jacques vit lentement les grains des années s'écouler dans le sablier de la vie, et jour par jour le chapelet fatal s'égrener dans la monotonie des affaires, tandis que la douceur d'une vieillesse tardive se prolongeait dans le calme relatif d'une vie tranquille.

Voici donc que sur la levée en face de la vieille maison plus majestueuse dans sa vétusté, le rêve de l'oncle Jacques se termina, alors que les étoiles brillaient déjà dans la coupe de saphir d'une nuit louisianaise, et lentement, tristement, il reprit le chemin du bac à vapeur qui le ramena sur les bords affairés de la grande ville pour ensuite rentrer bien doucement, le coeur débordant de souvenirs lointains. Dans le miroir confus de la pensée,

sur le monticule formé par les débris informes de ces images adorées, flottait fièrement la devise de sa vie, qui fut la clef de son âme, HONNEUR ET PATRIE.

Vous avez tous connu l'oncle Jacques, Mesdames et Messieurs, sinon de ce nom et de cette description, du moins de ces mêmes qualités morales, de ce même dévouement, et de cette même abnégation devant le sacrifice; car l'oncle Jacques n'est que le prototype d'une génération que nous avons appreciée, et vénérée, car nous avons vécu en partie au milieu d'elle. Malheureusement elle touche à son déclin; çà et là, ces hommes énergiques succombent à l'appel de la nature, le givre de la vieillesse est déjà tombé sur leurs cheveux blanchis et leur taille caduque cherche l'attrait du tombeau fatal; beaucoup ont déjà répondu à l'appel et bientôt les quelques survivants sentiront les froides caresses d'un repos sans fin. Mais leurs yeux reflètent encore le charme gracieux d'une époque passée, une frénésie d'âme pour les sentiments virils et nobles qui furent leur partage, une admiration pure et sans mélange pour tout ce qui est beau, pur et louable; ils ont, beaucoup d'entre eux, vidé la coupe jusqu'à la lie, mais ils ont accepté leur sort fièrement, sans crainte et sans équivoque. Et bientôt l'appel final aura lieu, le dernier clairon sonnera la dernière charge, l'ange de la mort cornera le dernier hallali pour ces grands chasseurs, ces parfaits gentilshommes, ces courageux soldats, et leurs âmes iront errer sur les fleurs d'asphodèle d'un gazon olympien, tandis que sur leur linceul lentement tombera en paillettes d'or, la poussière des étoiles.

ULISSE MARINONI.

# ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

## (Groupe de l'Alliance Française.)

---

## Concours de 1916-1917

---

### PROGRAMME.

---

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours:

**La Langue française au lendemain de la paix.**

Les manuscrits seront reçus jusqu'au ler mars 1917 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur recevra une médaille d'or et un prix de $50.00 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne de race blanche résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits en langue française aussi lisiblement que possible, ou dactylographiés sur papier avant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé à cette fête et les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés à l'Athénée Louisianais, 1009 de la Banque Hibernia, Nouvelle-Orléans.

Le secrétaire perpétuel,

LIONEL C. DUREL.